

L'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867. Organisation, réception et impacts

*The prehistoric exhibition of the Galerie de l'Histoire du Travail of 1867.
Organisation, reception and impact*

Charlotte Quiblier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cel/470>
DOI : 10.4000/cel.470
ISSN : 2262-208X

Éditeur

École du Louvre

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Référence électronique

Charlotte Quiblier, « L'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867. Organisation, réception et impacts », *Les Cahiers de l'École du Louvre* [En ligne], 5 | 2014, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cel/470> ; DOI : 10.4000/cel.470



Les *Cahiers de l'École du Louvre* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Cahiers de l'École du Louvre

recherches en histoire de l'art, histoire des civilisations
archéologie, anthropologie et muséologie

Numéro 5. Octobre 2014

L'exposition préhistorique
de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867.
Organisation, réception et impacts
Charlotte Quiblier

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.ecoledulouvre.fr/cahiers-de-l-ecole-du-louvre/numero5octobre2014/Quiblier.pdf>

Pour citer cet article :

Charlotte Quiblier, « L'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867. Organisation, réception et impacts », *Cahiers de l'École du Louvre*. Recherches en histoire de l'art, histoire des civilisations, archéologie, anthropologie et muséologie [en ligne] n° 5, octobre 2014, p. 67 à 77.



© École du Louvre

Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification 3.0 non transposé.

Cahiers de l'École du Louvre

recherches en histoire de l'art, histoire des civilisations
archéologie, anthropologie et muséologie

Numéro 5. octobre 2014

Sommaire

Introduction

L'archéologie en construction : objets, images, dispositions

Nathan Schlanger p. 1-3

La collection de vases grecs du marquis de Northampton (1790-1851).
Entre archéologie et sciences de la nature

Marie-Amélie Bernard p. 4-14

L'artisanat touristique du Sud-Ouest des États-Unis. L'exemple des objets
collectés par Alphonse Pinart à Santa Fe, à la fin du XIX^e siècle

Éloïse Galliard p. 15-24

Regard sur les statuettes hindoues et bouddhiques en bronze d'Indonésie.
Leur rôle pour la connaissance de la civilisation javanaise ancienne et ses liens
avec l'Asie du Sud et du Sud-Est

Mathilde Mechling p. 25-33

Le Tigre, le Louvre et l'échange de connaissances archéologiques visuelles entre
la France et la Grande-Bretagne aux alentours de 1850

Mirjam Brusius p. 34-46

Le regard des photographes commerciaux. Quelques clichés du fonds égyptien
de la Collection Fouad Debbas à l'étude.

Yasmine Chemali - Anne-Hélène Perrot p. 47-57

Émile Guimet et la morsure du canard égyptien.
Un curieux au musée de Boulaq

Thomas Lebée p. 58-66

L'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867.
Organisation, réception et impacts

Charlotte Quiblier p. 67-77

L'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail en 1867. Organisation, réception et impacts

Charlotte Quiblier

Entre le 1^{er} avril et le 31 octobre 1867, conformément à la volonté de l'empereur Napoléon III, la France organise sa deuxième Exposition universelle¹. Le commissariat général en est confié à Frédéric Le Play qui dessinera les plans du palais situé sur le Champ de Mars (fig. 1). Son plan elliptique permet un double groupement : par classes de produits dans les galeries concentriques formant le palais et par pays dans des secteurs rayonnants délimités par des rues. Un grand axe mène du pont d'Iéna à l'entrée principale du palais côté Seine. Il coupe longitudinalement le palais sous la forme du grand vestibule et donne accès aux différentes galeries, traverse le jardin central et débouche sur la porte se trouvant du côté de l'École militaire. Le palais est entouré d'un parc accueillant des bâtiments annexes et divers pavillons pittoresques qui vont attirer un public nombreux. Cette deuxième Exposition universelle parisienne a remporté un indéniable succès avec quarante et une nations représentées, 50 226 exposants et plus de dix millions de visiteurs.

Figure 1 :

Vue officielle à vol d'oiseau
de l'Exposition universelle de 1867
vue générale
prise des Hauteurs du Trocadéro
1867

© Domaine public, Library of Congress Prints
and Photographs Division Washington, D C.
<http://loc.gov/pictures/resource/pgs.02412/>

Le XIX^e siècle marque l'essor de l'archéologie avec de nombreuses découvertes et la floraison des sociétés savantes, notamment archéologiques, qui voient le jour sur tout le territoire français. Savants et amateurs locaux se réunissent afin d'étudier, de partager sur l'actualité artistique et archéologique. La question des origines de l'Homme soulève de nombreux débats. Cependant, malgré l'essor considérable des études préhistoriques, « leur consécration académique n'intervient que près d'un siècle plus tard : la disciplinarisation effective de ce domaine de recherche s'avère singulièrement tardive² ». Dans ce contexte de recherches et de débats,

1. L'Exposition universelle de 1867 a fait l'objet de nombreuses études et publications, dont, Brigitte Schroeder-Gudehus, Anne Rasmussen, *Les fastes du progrès : le guide des Expositions universelles, 1851-1992*, Paris, Flammarion 1992 ; Pascal Ory, *Les Expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1982 ; Édouard Vasseur, « Pourquoi organiser des Expositions universelles ? Le "succès" de l'Exposition universelle de 1867 », *Histoire, économie et société*, 2005, v. 4, pp. 573-594.

2. Marc-Antoine Kaeser, « Une science universelle, ou "éminemment nationale" ? Les congrès internationaux de préhistoire (1865-1912) », *Revue germanique internationale*, n° 12, 2010, p. 17.

l'Exposition universelle va accueillir une exposition un peu particulière : la Galerie de l'Histoire du travail, aussi appelée « musée rétrospectif », qui présente des objets archéologiques, c'est-à-dire les objets produits par les différentes nations depuis leurs origines jusqu'au XVIII^e siècle. Dans ce cadre, plusieurs nations présentent pour la toute première fois des objets préhistoriques au grand public. L'Exposition universelle de 1867, lieu de la première exposition sur la préhistoire, va donc jouer un rôle dans la construction et la reconnaissance d'une discipline, l'archéologie préhistorique.

Pour quelles raisons a-t-il été décidé d'inclure des objets archéologiques dans le concours industriel qu'est une Exposition universelle ? Quelles personnalités ont mis en œuvre cette exposition préhistorique et quels sont leurs liens avec les institutions existantes ? Quel accueil a-t-elle reçu auprès des spécialistes et auprès du public de l'Exposition universelle ?

La création et les objectifs de la Galerie de l'Histoire du travail

En 1865 est adopté le projet d'une exposition « de l'histoire de l'art et du travail³ ». Cette idée est émise lorsque la question du portique entourant le jardin central est abordée. Plusieurs personnes ayant « témoigné le désir de renouveler ce qui a été fait à Kensington, où des objets d'art et de curiosité prêtés par des particuliers ont été exposés avec succès⁴ », il est décidé de consacrer le portique à une exposition de ce type. Le 8 janvier 1866, Eugène Rouher, ministre d'État et vice-président de la Commission Impériale, signe un arrêté relatif à l'exposition des œuvres caractérisant les grandes époques de l'histoire du travail. Il approuve ainsi la création d'une galerie destinée à recevoir les objets antérieurs au XIX^e siècle et qui n'ont, à ce titre, pas leur place dans le reste de l'Exposition. L'article premier arrête que « la Galerie de l'Histoire du travail recevra les objets produits dans les différentes contrées depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII^e siècle⁵ ».

Cette idée d'inclure une exposition rétrospective dans une exposition des produits de l'industrie ne voit pas le jour avec l'Exposition universelle de 1867. Ainsi, l'exposition de l'Histoire du travail s'inscrit dans la lignée des expositions rétrospectives de Manchester en 1857, de Londres en 1862 ainsi que l'exposition organisée par l'Union centrale des Beaux-arts appliqués à l'industrie en 1865 à Paris. Elle va toutefois se distinguer des précédentes par une classification nationale et chronologique qui va remplacer un groupement par collections. La Galerie de l'Histoire du travail constitue donc un musée rétrospectif d'un nouveau genre⁶ dont les objectifs sont énoncés dans le bref exposé précédant l'arrêté constituant la commission de l'histoire du travail : « Faciliter, pour la pratique des arts et l'étude de leur histoire, la comparaison des produits du travail de l'homme aux diverses époques et chez les différents peuples ; fournir aux producteurs de toute sorte des modèles à imiter, et signaler à l'attention publique les personnes qui conservent les œuvres remarquables des temps passés⁷ ».

La volonté d'exposer les meilleures productions anciennes afin d'inspirer les artistes contemporains se double alors d'un second objectif : montrer ce qui a été produit par la Nation, faire une exposition des produits qui sont le fruit du travail national.

Cette volonté se traduit dans l'organisation spatiale de la Galerie de l'Histoire du travail (fig. 2) : les œuvres du musée rétrospectif sont placées dans la portion de la galerie correspondant au secteur occupé dans le palais par la nation dont elles proviennent, et elles doivent y être disposées de manière à caractériser les époques principales de l'histoire de chaque peuple. Le classement chronologique

3. AN - F/12/11894, v. 1, PV du comité des constructions, 5^e séance, 26 juillet 1865.

4. *Ibidem*.

5. Commission Impériale, *Catalogue général, histoire du travail et monuments historiques*, Paris, Dentu, 1867, p. 3.

6. Commission Impériale, art. cit. note 5, p. 21 : « Une semblable organisation établissait une différence remarquable avec les expositions dites rétrospectives faites précédemment, soit à Londres, soit à Paris ».

7. Commission Impériale, art. cit. note 5, p. 3.

permet d'insister sur l'idée de progrès et d'Antiquité dans une visée nationaliste. Ainsi, selon Charles de Linas, « l'histoire du travail c'est l'histoire complète de l'humanité depuis sa dispersion sur le globe jusqu'aux temps modernes ; [...] rattachant par une chaîne non interrompue les engins rudimentaires de l'homme primitif aux machines compliquées qu'invente chaque jour le génie industriel du XIX^e siècle⁸ ».

Figure 2 :

Plan de la Galerie de l'histoire du travail
plan du palais daté du 1^{er} juillet 1865
détail
Paris
Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales
F/12/3131
© Photographie de l'auteur, 2011

Idéologie du progrès et renforcement des identités nationales

Cette Galerie est étroitement liée au contexte de l'époque et notamment à la montée des nationalismes qui caractérise le XIX^e siècle. Comme l'Exposition universelle d'une manière générale, elle a pour but de démontrer la supériorité de la France dans les arts et l'industrie et d'assurer la pérennité de cette supériorité, même si ce n'est pas au moyen d'un concours se clôturant par la remise de récompenses. Dans ce but, les objets archéologiques sont investis d'un double rôle : illustrer l'ancienneté de la Nation et de ses productions, car l'idée de progrès sous-tend la conception évolutionniste de la culture qui domine alors ; et servir de modèle pour l'industrie française moderne afin qu'elle conserve la suprématie qu'elle doit notamment à son avance dans le domaine des arts.

« Tout le processus de formation identitaire a consisté à déterminer le patrimoine de chaque nation et à en diffuser le culte⁹ ». C'est au cours du XIX^e siècle que cette opération de constitution des identités nationales a eu lieu. En France, le mouvement est lancé le 30 mars 1804 avec la création à Paris d'une société savante, « l'Académie celtique » (future Société nationale des Antiquaires de France) et se renforce sous l'impulsion de Napoléon III. Il va mettre les antiquités nationales et l'archéologie au service de la consolidation de l'identité nationale avec les fouilles d'Alésia menées de 1861 à 1865 et par la création du musée de Saint-Germain-en-Laye. Les motivations de sa création ainsi que son rôle sont d'ailleurs en grande partie identiques aux raisons et objectifs qui ont conduit quelques années plus tard à la création de la Galerie de l'Histoire du travail. Dans un rapport du 14 juin 1863, le comte de Nieuwerkerke définit l'objectif du musée : il s'agissait « de réunir les pièces justificatives, pour ainsi dire, de notre histoire nationale¹⁰ ». Par ailleurs, ce sont les mêmes personnes qui

8. Charles de Linas, *L'Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867*, Paris, Didron, 1867, p. 2.

9. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales : Europe XVIII^e-XX^e siècle*. Paris, Éd. du Seuil, 1999, p. 12.

10. Cité par Catherine Granger, *L'empereur et les arts*, Paris, École des Chartes, 2005, p. 354.

travaillèrent à ces deux réalisations. Parmi eux, Gabriel de Mortillet, organisa la section préhistorique de l'exposition de l'Histoire du travail sous la direction d'Édouard Lartet ; et à Saint-Germain-en-Laye, il s'occupa du classement des collections de Jacques Boucher de Perthes et fut nommé conservateur adjoint en 1868. Dans un article, il justifie son choix en faveur d'un découpage chronologique en époques successives : ces dernières sont « caractérisées par des civilisations, des degrés de développement industriels fort tranchés¹¹ ». Or cette triple assimilation entre époque, civilisation et avancement industriel est précisément ce qui préside à l'établissement des Expositions universelles et justifie la présence d'une section rétrospective, archéologique. Enfin, l'ouverture de ce musée coïncide avec la première Exposition universelle parisienne présentant des vestiges archéologiques¹².

Cette Galerie, présentant les plus belles ou les plus représentatives réalisations des hommes de toutes époques, doit donc constituer une sorte de leçon pour les industriels contemporains de l'Exposition. Dans son rapport sur la Galerie, Edmond du Sommerard se félicite des efforts qui ont été menés dans le domaine de « l'étude des temps anciens » et présente cette dernière comme étant un « besoin général » et une « réaction salutaire vers les époques principales de l'art et de l'industrie de nos pères »¹³. Le sous-classement des objets par technique pour les périodes plus récentes montre l'importance de l'objet ancien comme modèle, source d'inspiration. Ainsi, malgré son nom de « Galerie de l'Histoire du travail », ce musée rétrospectif est davantage une exposition des productions humaines qu'une mise en perspective du travail. Cependant, cette dénomination a l'avantage de constituer une problématique qui rattache la Galerie aux périodes industrielles contemporaines qui sont l'objet principal de l'Exposition.

Première exposition préhistorique

La présentation d'objets archéologiques dans le cadre de la Galerie de l'Histoire du travail répond donc à des besoins liés au contexte social et économique du milieu du XIX^e siècle. Cependant, cette exposition ne se réduit pas à une instrumentalisation de l'archéologie au service de l'industrie et d'idéologies nationalistes, elle va également être le reflet des débats scientifiques du temps.

Pour la toute première fois en 1867, des objets préhistoriques sont présentés au grand public. La section française de la Galerie de l'Histoire du travail, lorsqu'on y entre depuis le grand vestibule d'honneur, débute en effet par une salle consacrée aux « œuvres des temps antéhistoriques¹⁴ ». Or, au milieu du XIX^e siècle, un débat agite l'Académie des Sciences, la Société d'Anthropologie de Paris, la Société française d'Archéologie mais également toutes les sociétés plus locales dans les régions et départements : la question de la haute antiquité de l'Homme. Ce sujet est au cœur de toutes les études comme l'indique Gabriel de Mortillet, en septembre 1864, dans le premier de ses bulletins mensuels *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'Homme*, revue créée précisément afin de rendre compte de ces questions : « Il ne se passe pas de semaine que l'Académie des Sciences ne reçoive d'importantes communications se rapportant à ces études¹⁵ ».

En 1847, Jacques Boucher de Perthes publie le premier tome de ses *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Il se fonde sur des associations stratigraphiques de bifaces et de fossiles pour étayer ses affirmations relatives à la présence de l'Homme sur Terre longtemps avant le déluge biblique. Cependant, l'Académie des Sciences refuse de croire à la haute antiquité de l'Homme. Le 26 avril 1859, lors de l'importante visite des savants anglais Prestwich et Evans à Abbeville, fut réalisée

11. Gabriel de Mortillet, *le Moniteur de l'archéologie*, 1^{er} juillet 1866, t. I, 2^e série, p. 12.

12. Son ouverture au public fut effective le 1^{er} mai 1867 et l'inauguration eut lieu le 12 mai.

13. Edmond du Sommerard, « Exposition universelle de 1867 à Paris. Commission de l'Histoire du travail. Rapport de M. E. du Sommerard », dans *Exposition universelle de 1867 à Paris : rapports du jury international, publiés sous la direction de M. Michel Chevalier*, Paris, 1868, t. I, p. 140.

14. Nom donné à la première section du jury d'admission de la Galerie de l'Histoire du travail.

15. Gabriel de Mortillet dans *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, v. 1, septembre - octobre 1864, introduction, p. 9.

une photographie d'un biface encore dans sa stratigraphie archéologique¹⁶. La photographie est utilisée comme outil scientifique, un moyen de démonstration : elle est considérée comme une preuve irréfutable de la haute antiquité de l'Homme. Toutefois, le débat se poursuit car certains continuent de réfuter cette idée, comme Élie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

Cette exposition, au-delà d'une instrumentalisation de l'archéologie, est le lieu d'expression de thèses scientifiques, des idées de savants et d'archéologues qui ont participé à l'organisation de cette Galerie. La première section, « la Gaule avant les métaux », première exposition d'objets préhistoriques, a ainsi pour objectif de convaincre le plus grand nombre de la haute antiquité de l'Homme :

« Pénétrées de la nécessité de faire toucher la vérité au doigt et de frapper l'esprit public, plusieurs personnes s'occupant activement des recherches et des études antéhistoriques ont causé dans des réunions particulières du projet d'une exposition spéciale d'objets de cette époque. Grâce à l'esprit éminemment supérieur de M. Le Play, directeur du comité de l'Exposition universelle de 1867, ce projet est bien vite devenu une réalité. Trois Hommes des plus compétents ont donc été chargés par M. Le Play de s'occuper à organiser une grande exposition antéhistorique et anthropologique¹⁷ ».

La mise en œuvre de l'exposition

Une commission spéciale présidée par le comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, est créée afin d'organiser l'exposition française de l'Histoire du travail. Elle adopte une division chronologique, en dix grandes époques d'art, proposée par Adrien de Longpérier.

Afin de ne pas priver les établissements publics nationaux de leurs œuvres à un moment d'affluence et pour « mettre au jour des monuments épars et peu connus¹⁸ », la commission de l'histoire du travail fait appel aux amateurs et aux musées de Province par le biais d'une circulaire afin de réunir les objets propres à illustrer l'histoire du travail en France. Des membres correspondants sont également nommés par la Commission de l'histoire du travail afin de servir de relais dans les départements et de signaler les objets intéressants à la Commission. La section française de l'histoire du travail est donc composée des objets extraits de collections particulières et des œuvres prêtées par les églises et cathédrales de France, ainsi que par les musées municipaux et différentes sociétés savantes.

À leur arrivée sur le Champ de Mars, tous les colis adressés à la commission de l'histoire du travail passent devant un jury d'admission composé de collectionneurs et de savants chargés de l'acceptation ou du refus des œuvres en fonction de deux critères : leur provenance nationale et le fait qu'ils soient véritablement caractéristiques de la production d'une période donnée. Après sélection, 532 collectionneurs exposent environ 20 000 objets dans neuf salles qui occupent près de la moitié de la galerie. Ainsi, si le visiteur débute sa promenade dans le grand vestibule, il parcourt successivement les salles et peut admirer les productions réalisées sur le sol de la France depuis ses origines jusqu'à 1800 avant de passer aux productions des pays étrangers exposées dans l'autre moitié de la galerie. Les gravures parues dans la presse nous donnent un aperçu de ces salles (fig. 3).

16. Voir Arnaud Hurel, Noël Coye (dirs), *Dans l'épaisseur de temps. Archéologues et géologues inventent la préhistoire*, Paris, 2011, Muséum national d'histoire naturelle.

17. G. de Mortillet, *op. cit.* note 15, v. 1, juin 1865, p. 451.

18. Marquis Léon de Laborde, AMN, XU 1867, carton II, PV de la Commission de l'Histoire du travail, séance du 22 janvier 1867.

Figure 3 :
Musée rétrospectif
gravure
D'après *L'Univers illustré* n° 665
du 12 octobre 1867
© Photographie de l'auteur, 2011

Les liens avec le Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistorique

Cette exposition rétrospective n'est pas dénuée de liens avec le CIAAP. En septembre 1865, le Congrès Paléoethnologique international est créé sur la proposition de Gabriel de Mortillet lors d'une réunion de la Société Italienne des Sciences naturelles constituée en section spéciale préhistorique. L'archéologie préhistorique n'est donc pas une science en tant que telle. Elle se situe au sein d'une science de l'Homme mêlant sciences naturelles, géologie, anthropologie, archéologie qui émerge à cette époque dans le cadre des Expositions universelles et commence à se spécialiser.

La première session se déroule en 1866 à Neuchâtel, mais dès l'acte de fondation du Congrès, il est prévu que la deuxième session se déroule à Paris en même temps que l'Exposition universelle¹⁹. En 1867, parmi les membres du CIAAP, on retrouve les collectionneurs qui ont prêté leurs objets pour l'exposition préhistorique de la Galerie de l'Histoire du travail tels Alexandre Bertrand, l'abbé Bourgeois, Victor Brun, Émile Cartailhac, Jules Desnoyers, Filhol, Édouard Lartet, Adrien de Longpérier, Félix Garrigou, etc. Les mêmes personnalités participent à l'organisation des deux événements. Ainsi, le Comité d'organisation pour la session de 1867 du CIAAP était composé d'Édouard Lartet (président), Gabriel de Mortillet (secrétaire), Alexandre Bertrand, Jules Desnoyers, Adrien de Longpérier, le Marquis de Vibraye, etc. ; personnes que l'on retrouve soit parmi les membres de la Commission de la Galerie de l'Histoire du travail, soit parmi les membres du jury d'admission de l'histoire du travail pour les œuvres des temps anté-historiques.

Le deuxième Congrès se tient à Paris du 17 au 30 août 1867 sous la présidence d'Édouard Lartet. À la suite de la séance inaugurale du 17 août, la journée du 18 est consacrée à l'Exposition universelle avec la visite de la Galerie de l'Histoire du travail et l'ouverture d'une momie au Caravansérail égyptien.

19. Acte de fondation du Congrès, art. 4 : « Il est à désirer que la seconde se tienne à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1867. »

La première salle de la Galerie, « la Gaule avant les métaux »

Sous la direction d'Édouard Lartet, Gabriel de Mortillet organise la première salle de l'exposition française de l'Histoire du travail qui accueille la section préhistorique. Les *Promenades préhistoriques* de Gabriel de Mortillet, qui ont pour vocation de constituer « une espèce de guide pour le visiteur²⁰ », nous fournissent de précieux renseignements car il livre une étude de la salle, travée par travée, vitrine par vitrine, décrivant les objets et leur organisation. De grandes armoires-vitrines sont disposées sur le pourtour de la salle et deux vitrines se trouvent au centre. Le côté gauche de la salle ainsi que la première table-vitrine sont consacrés à « la première période de la pierre » et le côté droit ainsi que la deuxième table-vitrine à « la seconde période de la pierre » ou âge de la pierre polie.

De très nombreux outils d'industrie lithique sont présentés : différents types de silex taillés ainsi que des instruments en os et bois de renne. Dans la première travée sont essentiellement exposés des silex portant la trace du travail de l'homme et ayant été découverts aux côtés de « débris d'animaux d'espèces éteintes²¹ ». Deux éléments viennent appuyer cette idée selon laquelle l'Homme serait contemporain de grands mammifères aujourd'hui disparus : un fragment de brèche contenant des outils préhistoriques exposé par Édouard Lartet et Henry Christy, ainsi que la présentation, dans la partie haute des vitrines, des restes de ces animaux découverts avec les outils présentés dessous. Lors de l'adoption des divisions de la Galerie, l'idée de cette association de deux types de vestiges est déjà affirmée : « 1^{re} époque. - La Gaule avant l'emploi des métaux. Ustensiles d'os et de pierre, avec les ossements des animaux aujourd'hui disparus du sol de la France, mais trouvés avec ces ustensiles et pouvant indiquer la période à laquelle ceux-ci appartiennent²² ». À l'intérieur de cet ordre chronologique, les objets sont exposés par région et par site (le Moustier, Aurignac, la grotte des Fées à Arcy-sur-Cure, Laugerie-Haute et Laugerie-Basse, etc.). Les objets de petite taille sont disposés par ensembles, sur des cartons. Cette présentation et l'effet de surcharge sont caractéristiques des scénographies de l'époque²³.

Mise en valeur au centre de la salle, comme une sorte d'écrin, se trouve une table-vitrine exposant l'art mobilier de « l'époque du renne ou seconde époque des cavernes », c'est-à-dire du Paléolithique supérieur. Cette vitrine constitue le point d'orgue de la première salle :

« Il y a là cinquante et une pièces des plus curieuses, dont l'ensemble admirable a été estimé un million par un amateur qui l'offrait si on voulait lui céder toute la vitrine. C'est certainement ce qu'il y a de plus original à l'Exposition de 1867 ; jamais rien de pareil n'a été exposé ; jamais ces pièces de découverte toute récente, qui en partie ne sont pas encore publiées, n'avaient été rapprochées les unes des autres²⁴ ».

Elle contient cinquante et une pièces d'art mobilier. Au centre de la vitrine trône l'objet le plus important, argument final venant confirmer et rendre irréfutable le propos de toute la salle : « le mammoth de la Madeleine », une squame d'ivoire fossile sur laquelle est gravé un mammoth (fig. 4 et 5). Cette pièce est emblématique car sa découverte par Édouard Lartet au mois de mai 1864 au gisement de la Madeleine a apporté la preuve irréfutable de la contemporanéité de l'Homme avec les grands mammifères puisque ces derniers ont été représentés par la main de l'Homme, sur un ivoire de mammoth. Il était encadré par deux représentations de mammoth en ronde-bosse : un propulseur sculpté dans une palme de bois de renne²⁵ et la partie supérieure d'un bâton percé figurant une

20. Gabriel de Mortillet, *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, Paris, C. Reinwald, 1867, p. 1.

21. G. de Mortillet, *op. cit.* note 20, p. 4.

22. Commission Impériale, *op. cit.* note 5, p. 7.

23. La salle Piette au Musée d'Archéologie Nationale en est un bon exemple toujours visible. Cette salle conçue par Édouard Piette au tout début du XX^e siècle a été restaurée entre 2005 et 2008 mais elle a conservé sa muséographie d'origine.

24. G. de Mortillet, *op. cit.* note 20, p. 24.

25. Il est aujourd'hui conservé au British Museum, inv. Palart.551.

tête de mammouth²⁶. Ces trois mammouths étaient entourés d'objets comportant d'autres animaux gravés ou sculptés (rennes, félins, ours, cerfs, aurochs, chevaux, bouquetins, oiseaux, poissons, reptiles) mais également quelques représentations humaines et des symboles.

Figure 4 :

Le mammouth de La Madeleine
paléolithique supérieur
(30 000-10 000 av. J.-C.)
ivoire
H. 0,106 ; L. 0,25 m
Paris, Muséum National d'Histoire Naturelle
1920-15
© JCDomenech – MNHN

Figure 5 :

Édouard Lartet
Premier relevé du mammouth de La Madeleine
1865
© É. Lartet 1865b

À l'issue de la visite de cette salle, la contemporanéité de l'Homme et de diverses espèces animales éteintes ne doit plus être sujette à caution. Gabriel de Mortillet conclut son exposé concernant cette vitrine de la manière suivante : « L'homme était donc bien incontestablement le contemporain de ces animaux, dont il utilisait diverses parties et qu'il figurait si exactement. Il ne peut pas y avoir de démonstration plus convaincante !²⁷ »

Le retentissement sur le public spécialisé, les collectionneurs

La consultation des journaux spécialisés dans les domaines de l'art et de l'archéologie ainsi que des comptes rendus de différentes sociétés archéologiques montre que la Galerie de l'Histoire du travail a eu un retentissement important dans le milieu savant.

La presse spécialisée a servi d'outil de mobilisation puisque l'appel aux collectionneurs a été relayé par ce biais. Ces journaux ont également publié des articles de fond sur la Galerie. La *Chronique des arts et de la curiosité* du 28 avril 1867 signale l'exposition préhistorique à ses lecteurs dans l'article sur « les salles de l'histoire du travail » : « L'histoire du travail français offre en ce moment plus de six milles objets à la curiosité des amateurs. La salle des objets de l'âge de la pierre est livrée au public et renferme la plus intéressante réunion d'objets en os ou en pierre qui ait jamais été vue. Nous signalerons surtout ceux qui portent des dessins gravés sur la surface »²⁸. Quant à la *Gazette des Beaux-Arts*, elle publie

26. Il fait aujourd'hui partie des collections du Muséum National d'Histoire Naturelle, Inv. 38.189.1730.

27. G. de Mortillet, *op. cit.* note 20, p. 32.

28. *Chronique des arts et de la curiosité : supplément à la Gazette des beaux-arts*, Paris, *Gazette des beaux-arts*, n° 182, 28 avril 1867, p. 132.

une étude des pièces antéhistoriques exposées dans la Galerie dans sa livraison du 1^{er} décembre 1867²⁹ et souligne l'importance de cette exposition particulière :

« Ces débris travaillés par la main des premiers hommes, qui nous font pénétrer dans tous les détails de leurs mœurs et de leur existence, tenaient à l'Exposition universelle la place principale dans les galeries de l'histoire du travail. Non seulement dans la section française on y avait réservé une salle à part, arrangée par MM. Lartet et Desnoyers, véritable chef-d'œuvre de disposition méthodique et instructive, mais encore tous les autres pays [...] avaient exposé de riches séries de monuments de l'âge de pierre exhumés de leur propre sol³⁰ ».

Cette étude donne même lieu à la publication du relevé de différentes pièces d'art mobilier présentées dans la vitrine centrale de la première salle qui sont qualifiées d'« inappréciables spécimens d'un art préhistorique³¹ ». Parmi elles se trouve bien sûr le « mammouth de la Madeleine » qui « donne la preuve de la contemporanéité de l'homme et de l'éléphant laineux »³².

Des archéologues appartenant à des Sociétés savantes qui prennent part à l'exposition sont délégués pour visiter la galerie. Cela donne lieu à des comptes rendus dans les sociétés auxquelles ils appartiennent. Ainsi, au cours de la séance du 4 août 1867 de la Société d'archéologie de Seine-et-Marne, Félix La Joye communique une *Note sur l'Exposition universelle (histoire du travail)*³³. De la même manière, Alphonse le Touzé de Longuemar visitant l'Exposition universelle, il étudie plus particulièrement la Galerie afin d'en rendre compte à la Société des Antiquaires de l'Ouest. Cette galerie archéologique a rencontré un écho tout à fait positif dans le milieu scientifique comme le montre une chronique du *Bulletin monumental* : « Les galeries archéologiques de l'Exposition universelle, appelées aussi galeries de l'histoire du travail, sont maintenant parfaitement classées et attirent l'attention de tous les antiquaires³⁴ ».

Les objectifs qui ont motivé la tenue d'une exposition préhistorique semblent donc atteints. Selon Nils Müller-Scheessel, « *Undoubtedly, for the emerging discipline of prehistoric archaeology its strong presence at the Exposition universelle and the attention it received were a success*³⁵ ». Cependant, la majeure partie des écrits que nous avons évoqués sont dus à des personnes qui ont été impliquées dans l'organisation de cette Galerie de l'Histoire du travail. L'article de présentation générale de la Galerie paru dans *L'Exposition universelle de 1867 illustrée* est signé par Edmond du Sommerard, commissaire délégué de la commission de l'histoire du travail. Il reprend donc les termes employés dans l'arrêté du 1^{er} février 1865, ce qui ne permet pas d'appréhender la manière dont la Galerie a été perçue ni de savoir si les objectifs établis à l'origine ont été atteints ; Charles de Linas, auteur de *L'Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867*, est membre-correspondant de la commission de l'histoire du travail pour la ville d'Arras ; Alphonse le Touzé de Longuemar est membre-correspondant de la commission pour la région de Poitiers ; Gabriel de Mortillet, auteur des *Promenades préhistoriques à l'Exposition universelle*, a participé à la mise en place de la première salle et fait partie du jury d'admission des œuvres. Ces incessants recoupements soulèvent la question du véritable impact de la Galerie, au-delà de ce cercle assez restreint.

29. *Gazette des Beaux-Arts*, t. 23, 1^{er} décembre 1867, pp. 499-523 : « Les monuments de l'âge de pierre ».

30. *Gazette des Beaux-Arts*, art. cit. note 29, p. 500.

31. *Gazette des Beaux-Arts*, art. cit. note 29, p. 505.

32. *Gazette des Beaux-Arts*, art. cit. note 29, p. 506.

33. *Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département de Seine-et-Marne*, 5^e année (1868), p. 132.

34. *Bulletin monumental*, 4^e série, t. 3, v. 33, p. 398.

35. Nils Müller-Scheessel, « Fair Prehistory: archaeological exhibits at French Expositions universelles », *Antiquity*, v. 75, n° 288, 2001, p. 392 : « Indubitablement, la forte présence de l'archéologie préhistorique – discipline émergente – à l'Exposition universelle et l'attention qu'elle a reçue ont été un succès ».

La réception de l'exposition par le grand public

L'Exposition universelle tient une grande place dans la presse généraliste, alors que la Galerie de l'Histoire du travail y a trouvé un écho très limité. En effet, dans la plupart des journaux, le musée rétrospectif est totalement absent ou simplement mentionné au sein d'articles très généraux. Dans *L'Illustration – Journal universel*, hebdomadaire illustré qui accorde une large place à l'Exposition universelle, un seul article étudie la galerie et ne le fait que très partiellement. Dans le numéro du 19 octobre 1867, l'article traitant de l'Exposition universelle aborde trois sujets différents : la section française de la Galerie de l'Histoire du travail (XVIII^e siècle), les sections autrichienne et suisse de la galerie des machines et les aquariums. Avec un seul article pour ces trois sujets, *L'Illustration* accorde moins de place à l'histoire du travail qu'à l'ascenseur mécanique ou au grand ballon. La Galerie est placée au même niveau que le marchand de fruits algérien ou le café du caravansérail égyptien !

L'Exposition universelle a donné lieu à la publication de nombreux guides officieux conçus pour les visiteurs. Ils donnent des renseignements pratiques aux visiteurs et signalent tout ce qui est remarquable et mérite leur attention. La consultation de ces guides conduit aux mêmes conclusions que la lecture de la presse : la Galerie de l'Histoire du travail n'a rencontré qu'un faible écho. Dans la plupart, la Galerie est simplement citée dans l'itinéraire qui énumère les différentes parties du palais. Cependant, ces mentions laissent penser que l'exposition préhistorique a marqué les esprits et que l'idée de progrès des techniques est bien ressortie de l'exposition rétrospective : « On traverse une dernière galerie, réservée aux âges antéhistoriques, aux outils de pierre, de bronze etc., préface bien comprise, placée en tête des autres expositions, et qui montre avant les résultats acquis le point de départ, avant l'industrie contemporaine, l'industrie des premiers hommes³⁶ ».

La Galerie de l'Histoire du travail n'a donc pas été ignorée du public même si la presse en parle peu. Toutefois, les diverses parties de cette Galerie ont fait l'objet d'une perception différenciée. C'est plutôt la notion de l'objet archéologique comme modèle pour l'industrie d'art moderne qui a été retenue et donc l'idée d'une Galerie utile pour l'industrie contemporaine. Cela explique l'absence de l'archéologie la plus ancienne dans les journaux : l'archéologie préhistorique ne semble pas toucher le grand public alors que ce qui concerne l'orfèvrerie et la céramique rencontre un écho plus important car ces techniques ont un lien avec les productions contemporaines.

La structuration et l'institutionnalisation d'une discipline jeune

L'archéologie préhistorique ne semble donc pas toucher le « grand public ». Cependant, la consultation des journaux spécialisés dans les domaines de l'art et de l'archéologie ainsi que des comptes rendus de différentes sociétés archéologiques montre que la Galerie de l'Histoire du travail a eu un retentissement plus important dans le milieu savant. Ainsi, l'exposition se fait l'écho des débats de l'époque mais reste dans le cercle restreint des scientifiques, archéologues.

Elle va jouer un rôle important de structuration d'une discipline jeune, encore en cours de constitution. Cette exposition a en effet été l'occasion de débats et d'échanges entre pays, entre spécialistes. Ces échanges engendrent des avancées dans le cadre d'une exposition qui permet les comparaisons par une confrontation visuelle induite par l'organisation de la Galerie. Alphonse le Touzé de Longuemar a perçu l'opportunité que présentait une telle réunion d'objets assimilés à des « arguments placés sous leurs yeux³⁷ » et appelle de ses vœux une réunion qui

36. Henri de Parville, *Itinéraire dans Paris, précédé de promenades à l'Exposition*, Paris, Garnier frères, 1867, p. 15.

37. Alphonse le Touzé de Longuemar, « L'archéologie française à l'Exposition de 1867 », *Bulletins de la société des antiquaires de l'Ouest*, 1^{re} série, t. 11, 1865-1867, p. 486.

permettrait de progresser dans le domaine récent et encore flou de l'archéologie préhistorique :

« Et, maintenant que les laborieux et intelligents ordonnateurs de cette encyclopédie de la pierre ont réuni tous les jalons de cette histoire encore obscure des âges primitifs, que les hommes disposés à s'occuper des curieuses questions que soulèvent tant de découvertes récentes se donnent rendez-vous dans ce petit sanctuaire pour discuter les arguments placés sous leurs yeux et tâcher d'arrêter, une fois pour toutes, les limites encore flottantes des périodes antéhistoriques, et de réduire à leur juste valeur les objections que soulèvent toujours à leur début, les données des sciences nouvelles !³⁸ »

La proximité des objets et leur rassemblement dans un lieu est propice à leur étude. La Galerie offre l'occasion de voir en une seule fois des objets habituellement disséminés en France et à l'étranger, tant dans des musées que dans des collections particulières non accessibles au public. La visite de la Galerie de l'Histoire du travail était d'ailleurs au programme du Congrès. Selon le compte rendu de cette deuxième séance du CIAAP rédigé par Louis Lartet, les membres du Congrès ont visité les expositions préhistoriques des différents pays présentés dans la Galerie de l'Histoire du travail agrémentées des explications des personnes qualifiées.

La Galerie de l'Histoire du travail se situe entre internationalisme et nationalisme : internationalisme par la multiplicité des nations représentées, par la volonté de diversité et de comparaison entre elles ; et nationalisme par la volonté d'exaltation nationale qui a présidé en partie à l'instauration de cette Galerie. L'organisation chronologique des sections nationales du musée rétrospectif permet d'insister sur l'ancienneté de la nation et de ses productions industrielles. Conformément à l'idée de progrès qui domine alors, prouver l'ancienneté de sa maîtrise des techniques industrielles est pour une nation le moyen de revendiquer sa suprématie dans le domaine industriel actuel.

Par ailleurs, montrer au public cette nouvelle science du passé a été l'occasion pour les chercheurs de structurer, d'organiser ce savoir par la mise en place d'une classification, notamment concernant les périodes préhistoriques et protohistoriques. Cela facilite la circulation des objets et permet donc la connaissance de première main : les spécialistes peuvent voir directement les objets, et établir des comparaisons. Le simple collectionneur du milieu du XIX^e siècle devient donc un véritable chercheur. Ainsi, l'exposition préhistorique a la même volonté que le CIAAP : faire reconnaître et avancer une discipline nouvellement constituée. Bien que ces enjeux n'aient pas forcément été saisis par le grand public, ces deux événements concomittants et complémentaires jouent un rôle essentiel à deux échelles : d'une part, en servant à dépasser des réticences nationales et se démarquer d'institutions conservatrices telle l'Académie des Sciences, et d'autre part en promouvant l'institutionnalisation de la préhistoire à l'échelle internationale.

L'auteur

Charlotte Quiblier est diplômée de lettres classiques (licence) et ancienne élève de l'École du Louvre (1^{er} et 2^e cycles). Dans le cadre de son master de muséologie, elle est l'auteur d'un mémoire sur l'archéologie à l'Exposition universelle de 1867. Elle travaille actuellement au sein de l'équipe chargée du projet de rénovation du musée de l'Homme en tant que conceptrice d'exposition.

38. A. le Touzé de Longuemar, *op. cit.* note 37.